



Libération Samedi 12 et Dimanche 13 Novembre 2022

www.liberation.fr • facebook.com/liberation • @libe

27



DIANA MARKOSIAN, MAGNUM PHOTOS

Par
GILLES RENAULT

Toute ressemblance avec une série télé *cheesy* ayant connu dans les années 80-90 un succès planétaire n'a bien sûr rien de fortuit. C'est précisément à partir de *Santa Barbara*, soap archétypal (aux 2137 épisodes!), que la mère de l'artiste-photographe Diana Markosian construira, non pas un château en Espagne, mais une vie en Californie. «*Je me sentais trahie par mon pays et par mon mari*», se justifie ainsi, a posteriori, cette dernière afin d'expliquer les raisons qui vont l'inciter à monter dans un avion avec ses deux enfants sous le bras en 1996, sans se retourner sur ce monde qui s'effondre derrière elle: torpillée par une économie exsangue, l'Union soviétique part à vau-l'eau et la vie à Moscou, où s'est établi le clan d'origine arménienne, est devenue un calvaire. Par ailleurs trompée par son conjoint, la jeune mère décide de partir sous le soleil de la côte Ouest.

«*Ame sœur*». Histoire de préparer le terrain, elle avait noué une relation épistolaire avec un inconnu américain lui promettant monts et merveilles, façon courrier du cœur à l'ancienne: «*J'ai bien réussi dans la vie, mais sans trouver l'âme sœur. Sauras-tu devenir la bonne personne?*» Signé Eli. Mais, dès l'atterrissage, le conte de fée valdingue lorsque l'expatriée, docteure en économie encore pimpante, découvre ce sexagénaire fourbu au visage marqué venu l'accueillir à l'aéroport de Los Angeles. Ainsi recomposé, le ménage tiendra néanmoins huit années, sans heurts appa-



PLEIN CADRE

«Santa Barbara», conte défait

Mixant archives personnelles et scènes reconstituées, l'exposition de Diana Markosian retrace l'arrivée de sa famille en Californie après avoir quitté une Union soviétique en déliquescence et dissèque un rêve américain évanoui.

rents, avant que chacun ne reprenne sa liberté.

Fin de l'histoire. Début du projet artistique. Inventoriant les tréfonds intimes de la psyché familiale, Diana Markosian, diplômée à l'université Columbia et aujourd'hui trentenaire installée à New York, entreprend en 2019 de revenir sur cet «épisode» qui, commencé alors qu'elle n'avait à l'époque que 7 ans, marquera un tournant décisif dans son existence.

Tapis rouge. Mixant photos et vidéos, saupoudrées d'écrits (lettres, scripts), «*Santa Barbara*» entrelace de la sorte archives personnelles et scènes reconstituées en un subtil jeu de correspondances où l'innocence puérile, puis la débâcle des primes années en Russie, déboucheront sur la dissection morose – mais exempte de tout jugement moral – d'un rêve américain évanoui. Ce que métaphorise le plus grand tirage d'une exposition très colorée, qui situe la mère et ses enfants, de dos, au bout d'un tapis rouge déroulé au beau milieu d'une infinitude désertique n'offrant aucune autre échappatoire que l'errance. Tout comme, dans une mise en scène insidieusement enrobée de glamour, l'atonie du quotidien revisité transparaîtra d'un regard absent, ou du prosaïsme d'une «nature morte» notamment composée d'un vieux téléphone à cadran, d'un transistor et d'un cendrier rempli de mégots. ►

SANTA BARBARA de DIANA MARKOSIAN, à la galerie Les Filles du calvaire (75003), entrée libre, jusqu'au 17 décembre.